

Que se passe-t-il ? demanda Verdier avec angoisse. Maurice se laissa tomber sur un siège et s'écria :
Nous sommes perdus ! ...
Perdus ! répétèrent les deux bandits en pâlisant malgré leur sang-froid habituel.

Moi du moins...
Expliquez-vous vite !
Pas avant que vous ne m'avez répondu... fit Maurice en se levant.

Si vous avez quelque chose à nous demander, soyez bref... répliqua Lartigues.

Je ne vous connais l'un et l'autre, commença le jeune homme, que sous les pseudonymes variés de Jules Thermis, de capitaine Van Broecke, d'abbé Méryss, et cætera... Ce sont là des appellations de pure fantaisie, et j'ignore vos noms véritables aussi bien que ceux des deux autres membres de l'association des *Cinq*... Jusqu'à ce jour ceci ne m'importait peu... Il n'en est plus de même à présent... J'ai besoin de savoir quel est celui des *Cinq* que la Cour d'assises condamnait à mort par contumace il y a vingt-trois ans, pour le crime d'assassinat commis sur la personne de la comtesse Kourawieff, et qui se nomme Pierre Lartigues.

Tandis que le jeune homme, haletant, prononçait avec des gestes de fou les phrases que nous venons de reproduire, Verdier lançait au faux capitaine Van Broecke un regard expressif pour lui commander le silence. Il avait jugé Maurice digne de faire partie de l'association, à laquelle du reste il s'était imposé, nous le savons, mais il avait peur de ce jeune homme dont une imprudence pouvait tout compromettre.

Donc il jugeait habile et sage de ne point mettre bas les masques devant lui.

—Ce Pierre Lartigues dont vous parlez n'existe plus, dit-il, et vous devez le savoir mieux que personne...

Mieux que personne ? répéta Maurice avec un accent interrogateur.

Oui, car il se cachait sous le nom de Gustave Perrier, et il a été tué par vous dans une voiture, rue Montorgueil, au moment de son arrivée à Paris.

L'envoyé de Michel Brémont... l'homme assassiné par moi se nommait Pierre Lartigues ?... fit d'une voix étranglée le fils d'Aimée Joubert.

Oui... mais pourquoi ce trouble !...
Maurice poussa un cri sourd.

Malheureux que je suis, balbutia-t-il en serrant sa tête entre ses mains, comme pour l'empêcher d'éclater, j'ai tué mon père !

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

I

Cette exclamation de Maurice : "Malheureux que je suis, j'ai tué mon père !" retentit comme un coup de tonnerre dans le petit salon de la rue de Suresnes.

—Votre père !... s'écria Lartigues abasourdi. Votre père... ah ça ! mais...

Il n'acheva pas.
Le faux abbé Méryss venait de lui saisir le poignet pour lui imposer silence, et ce fut lui qui reprit la parole :

—Expliquez-vous... dit-il à Maurice, que l'émotion semblait affoler.

—J'ai tué mon père !... répétait le jeune homme. Lartigues se sentait remué jusque dans les moelles.
—Parlez... parlez... balbutia-t-il à son tour.

Maurice prit sur la table une carafe, remplit d'eau un grand verre, le vida d'un trait, et retrouva le sang-froid nécessaire pour raconter à ses auditeurs stupéfaits tout ce que Mme Rosier lui avait raconté à lui-même.

Il arrêta son récit au moment où le comte Yvan venait de faire passer sa carte à Aimée Joubert.

Verdier et Lartigues avaient écouté Maurice avec autant de surprise que d'épouvante.

Lartigues, n'osant prononcer un mot, s'expliquait

la sympathie mystérieuse qui, dès le premier jour, l'avait poussé vers ce jeune homme, son fils, et attachait sur Maurice des regards pleins d'une admiration attendrie.

—Ah ! ah !... fit Verdier après un silence, le fils de la comtesse Kourawieff est à Paris, et il se ligue avec Aimée Joubert qui fait partie de la police et qui cherche Lartigues !... C'est sérieux et nous sommes vraiment menacés...

—Il faut nous débarrasser d'Aimée Joubert... dit Lartigues.

—Nous en débarrasser ! Comment ? demanda Maurice.

—En la supprimant, parbleu !

—Vous ne la supprimerez pas ! s'écria Maurice.

—Qui nous en empêchera ?

—Moi... C'est ma mère... répéta Maurice. C'est déjà trop d'avoir tué mon père, je vous empêcherai de toucher à ma mère...

—Assez de discussion inutiles ! dit impérieusement Verdier. Jusqu'à ce jour nous avons échappé aux recherches d'Aimée Joubert et du comte Kourawieff ; nous serons assez habiles pour y échapper encore... Tenons-nous sur nos gardes, redoublons de prudence et de précautions, travaillons sans relâche à la réussite de notre grand projet et, aussitôt millionnaires, nous passerons en Amérique où nous n'aurons plus rien à craindre...

* * *

A peine Maurice avait-il quitté l'hôtel de la rue de Suresnes que Lartigues s'écriait avec une sorte d'ivresse :

—C'est mon fils ! c'est mon fils ! Et tu m'as empêché de l'embrasser ! et tu lui as laissé croire qu'il a tué son père !...

—Certes ! répliqua le faux abbé Méryss, et je m'en vante !... J'agissais en homme sage ! Maurice était fou, surexcité, hors de lui-même... A quoi bon lui révéler en un tel moment un secret de cette importance ? Il saura que tu es son père quand il nous aura mis en possession de l'héritage d'Armend Dharville en nous débarrassant de Marie Bressolles et de Simone... Ce sera bien assez tôt...

—Si tu savais combien j'ai hâte de le serrer contre ma poitrine, de l'embrasser...

—Prends garde ! dit Verdier en riant. Tu deviens sentimental et béneuseur, c'est mauvais signe ! Tu vieilliss, mon bon !

—Que veux-tu, c'est mon fils, et je suis fier de lui ! Il est ce que j'étais à son âge...

Et deux grosses larmes mouillèrent les joues du bandit émérite.

—Allons, pas de faiblesse ! reprit Verdier. Redeviens homme... tu seras père plus tard, tout à ton aise... On nous menace, songeons à nous défendre !...

—Nous n'avons pas grand'chose à craindre de la policière... Son fils est notre otage... ou plutôt notre bouclier.

—Maurice ?

—Oui... Supposons qu'Aimée Joubert découvre en lui l'assassin du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil, te figures-tu qu'elle l'enverrait à la guillotine ?

—Non, je ne le crois pas...

—Et moi je suis sûr du contraire... Elle protégerait sa fuite et par conséquent la nôtre... Je te le répète, Maurice est pour nous une égide...

Laissons ensemble les deux misérables et rejoignons Aimée Joubert...

II

Un mois s'était écoulé depuis que Lartigues avait reconnu son fils.

Maintenant que Maurice savait tout, elle n'avait plus de précautions à prendre pour lui déguiser la vérité.

En conséquence elle restait souvent vingt-quatre heures absente de son logis, au grand désespoir de sa fidèle servante Madeleine qui se mourait d'inquiétude.

Maurice jouait avec sa mère la comédie de la tendresse filiale, et la jouait avec un talent de premier ordre.

La pauvre femme dupe de cette comédie, se serait trouvée absolument heureuse sans le noir souci résultant pour elle de ses recherches infructueuses.

A maintes reprises Maurice avait essayé de la questionner et de lui faire raconter ses démarches, ses projets, ses espérances.

Il s'était heurté chaque fois contre cette réponse :
—Souviens-toi ce que tu m'as promis, cher enfant. Ne me parle jamais de ces choses... J'aurai hâte de les oublier moi-même après le succès...

—Ce succès, du moins, est-il prochain ? demanda le jeune homme.

—Hélas ! à mesure que je marche le but semble reculer devant moi...

Ces paroles suffisaient pour rassurer Maurice.

La policière n'entrevoit point la victoire à courte échéance, donc il n'avait pour le moment, rien à craindre.

A l'hôtel Bressolles les choses n'étaient point rassurantes ; il s'en fallait même beaucoup.

Marie, quoique le péril causé par la morsure venimeuse n'existât plus, se trouvait dans un état d'atonie générale, d'affaiblissement physique et moral qui ne laissait pas d'étonner et même d'inquiéter le médecin Dufresne, ami de la maison.

Valentine, avons-nous besoin de l'affirmer, voyait avec indifférence, sinon même avec une joie de marâtre, cet état de dépérissement.

Maurice se montrait plus que jamais assidu près d'elle et très épris. Elle n'en demandait pas davantage.

Quant à l'ex-architecte, aimant sa fille plus que tout au monde, il passait ses jours et ses nuits dans une tristesse profonde.

Rue de Rennes tout allait plus mal encore qu'à l'hôtel Bressolles.

Une fluxion de poitrine avait suivi l'apparition d'Albert au bal de la rue de Verneuil.

Cette fluxion de poitrine était guérie, mais la maladie de cœur dont nous avons constaté les débuts grandissait.

Serait-il possible de l'enrayer ?

Les médecins réunis en consultation s'étaient prononcés pour l'affirmative, mais, tout en formulant une opinion rassurante, ils semblaient médiocrement convaincus.

Paul de Gibray, singulièrement vieilli depuis un mois, se forçait à sourire auprès de la couche de son fils, mais aussitôt dans son cabinet il cachait son visage entre ses mains et pleurait...

Mieux que les médecins nous connaissons la cause du mal mystérieux qui brisait les deux jeunes gens et qui pouvait les tuer.

Ce mal, c'était le désespoir d'amour.

Valentine avait eu la cruauté de dire à sa fille qu'Albert, condamné par la science, allait s'éteindre d'un jour à l'autre...

Les lèvres de Marie étaient restées muettes, mais sa pensée avait répondu :

—Eh bien ! s'il meurt, je le suivrai... Séparés sur la terre, nous serons réunis là-haut...

Albert, lui, se croyait certain que son père ne consentirait jamais à lui donner pour femme la fille de Valentine Dharville, et cette certitude agissait sur lui comme le plus dissolvant des poisons.

Le directeur général des postes, à la demande du préfet de police, du chef de la sûreté, du juge d'instruction et du procureur de la République, avait accordé l'autorisation de former un bureau d'examen des enveloppes de lettres partant pour l'étranger. Ce bureau fonctionnait, et Mme Rosier y passait trois heures chaque jour.

Mais là encore elle ne rencontrait que déception, et les ténèbres demeuraient insondables.